

opérateur quitta Paris en ballon, le 12 novembre 1870, avec les appareils propres à exécuter ses expériences en province. Il partit dans l'aérostat le *Népce*, à neuf heures du matin, avec MM. Fernique, Poisot, Gnocchi, et Pagano, marin. Il descendit à Vitry-le-François, au milieu même des lignes prussiennes, qu'il parvint à franchir au milieu des plus grands périls. Grâce au ciel, il put enfin, après des péripéties étonnantes, arriver à Tours, et remplir l'importante mission qui lui avait été confiée par le gouvernement de Paris.

M. Dragon réduisait par la photographie les dépêches officielles ou privées qui lui étaient remises par le gouvernement de Tours ; il remplaça pour faire les exemplaires des dépêches, le papier par des feuilles de collodion plus minces que des pelures d'oignon. Chaque pellicule de collodion, portée par les pigeons, avait trois centimètres de base sur cinq centimètres de hauteur ; elle était la reproduction de seize pages in-folio d'imprimerie, dont le texte sur trois colonnes contenait environ trois mille dépêches. La légèreté de ces pellicules a permis à l'administration d'en mettre jusqu'à dix-huit exemplaires sur un seul pigeon, qui emportait ainsi, attachées à une plume de sa queue, cinquante mille dépêches pesant ensemble moins d'un demi-gramme. En imprimant ces dépêches en caractères ordinaires, on eût composé un fort volume in-8^e 1. Toute la série des dépêches officielles et privées que M. Dragon a faites pendant l'investissement de Paris, compte une collection de cent quinze mille dépêches, tant officielles que privées.

Les pellicules de collodion étaient roulées dans un petit tuyau de plume que les agents spéciaux attachaient à la queue du pigeon messenger. Quand l'oiseau revenait à Paris, on envoyait le tuyau des dépêches à l'administration des télégraphes. Là, un opérateur vidait avec soin le contenu de ce petit tube ; il jetait le rouleau de pellicules dans de l'eau additionnée de quelques gouttes d'ammoniaque, et il les séparait soigneusement les unes des autres.

Chaque pellicule, une fois sèche, était placée entre deux lames de verre, afin qu'elle ne pût pas se détériorer ; il ne restait plus qu'à l'agrandir à l'aide du microscope photo-électrique, pour lire le texte, presque invisible à l'œil nu, dont elle était recouverte.

La pellicule de collodion, emprisonnée dans les deux lames de verre, est placée sur le porte-objet d'un microscope photo-électrique, véritable lanterne magique d'une grande puissance. L'image des caractères agrandis est projetée sur un écran, devant lequel des copistes écrivent à la hâte le texte qu'ils lisent devant eux. Des membres du gouvernement assistent à l'opération.

Quand les dépêches étaient nombreuses, la lecture ne pouvait en être rapide, mais la pellicule renfermait seize pages ; on pouvait par conséquent la diviser et répartir entre plusieurs écrivains la besogne de la transcription. Les dépêches chiffrées étaient lues à part par le directeur et envoyées aux membres du gouvernement de la défense nationale. MM. Cornu et Mercadier perfectionnèrent le procédé de lecture des dépêches microscopiques. La pellicule de collodion était adaptée sur un porte-glace spécial, auquel un mécanisme imprimait un mouvement horizontal et vertical. Chaque ligne de la dépêche circulait ainsi lentement et régulièrement sur l'écran, et facilitait le travail. L'installation de l'appareil photo-électrique, sa mise en train, ne durait pas moins de quatre heures, et il fallait en outre quelques heures pour copier les dépêches. On aurait fait certainement de nouveaux progrès dans cet art nouveau ; tel qu'il est, le procédé de la poste aérienne par pigeons, complété par les dépêches microscopiques, doit être considéré comme un des plus admirables résultats scientifiques suscités par les impérieuses nécessités d'un siège de cinq mois.

LES COURRIERS A PIED.

Quoique le service des piétons organisés pendant le siège pour franchir les lignes de l'investissement paraisse, au premier abord, être tout à fait distinct des ballons, il s'y rattache cependant, en ce sens que quelques-uns des hommes dévoués qui se sont offerts pour porter à Paris, par voie terrestre, les dépêches du gouvernement de Tours, ont d'abord quitté la ville investie dans la nacelle aérienne. Quelques détails à ce sujet peuvent donc, trouver place dans l'histoire de la poste aérienne. Ce n'est ni le dévouement ni le courage qui firent défaut dans le service des piétons messagers ; mais malgré le nombre des tentatives, les succès ne furent que très-rares, par suite de la vigilance vraiment extraordinaire de l'ennemi. Plusieurs facteurs du télégraphe acceptèrent la périlleuse mission qui consistait à porter les dépêches hors Paris ; parmi ceux-ci, nous citerons le facteur Brare, qui réussit à franchir plusieurs fois les lignes prussiennes. Ce courageux patriote fut victime de son dévouement. Il finit par être fusillé par les Allemands, à l'île de Chatou, quoiqu'il eût demandé grâce à ces barbares, non pour lui, mais pour la femme et les cinq enfants qu'il laissait derrière lui. On ne saurait trop admirer la résignation, l'audace de ces obscurs employés, qui n'ont pas craint de s'exposer volontairement aux périls d'une condamnation à mort, exécutée immédiatement par un ennemi impitoyable ; il savait employer toutes les ruses pour tromper la surveillance prussienne. Les Allemands ne manquaient pas de fouiller à nu tout homme qui leur paraissait suspect ; malheur à l'infortuné courrier si la dépêche dont il était porteur apparaissait aux yeux de ceux qui l'examinaient ! Quelques courriers n'ont pas hésité à cacher les dépêches sous l'épiderme incisé ; d'autres les dissimulaient soit dans des clefs à vis forcées, soit dans des pièces de dix centimes qui avaient été évidées. Un de ces piétons avait imaginé de cacher la dépêche dont il était porteur dans une dent creuse artificielle ; mais la ruse fut dévoilée par l'indiscrétion de nos journaux.

Parmi les aventures les plus surprenantes des courriers à pied, nous mentionnerons celles des voyages de M. Lucien Morel. Ce dernier quitta Paris pédestrement, franchit les lignes prussiennes, et arriva à Tours sans trop de difficultés. Il réussit à rentrer à Paris à pied, en se déguisant en mendiant ; son retour ne se fit pas sans de grandes difficultés : il fut obligé de ramper, à la faveur d'un brouillard épais, entre deux sentinelles prussiennes, tandis qu'un paysan nommé Billebault le suivait de près, portant sur ses épaules une petite barque dont les voyageurs avaient besoin pour traverser la Seine. Ils franchirent le fleuve sur cet esquif, et faillirent être tués par des francs-tireurs français. Ils rentrèrent enfin dans la capitale investie. Quelques jours après, M. Lucien Morel quitta Paris dans la nacelle d'un ballon poste, et il eut le malheur d'atterrir à Wertzlar, en Prusse, où il fut jeté en prison jusqu'à la fin de la guerre.

Le 12 janvier, MM. Imbert, Roche, Pernoy, Fontaine et Leblanc, tentèrent de franchir les lignes ennemies en suivant sous terre les carrières souterraines de la rive gauche de la Seine ; l'entreprise échoua. Il en fut de même pour les plongeurs qui devaient revenir à Paris en suivant le fond de la Seine dans des scaphandres sous-marins. L'idée de ce voyage sous-fluvial avait été suscitée au gouvernement par MM. de l'Épinay, Julliac et Jouffroy. Ces messieurs parlèrent de Paris le 20 décembre, dans la nacelle du ballon le *Général-Chanzy*. Ils emportaient avec eux plusieurs appareils de plongeur ; mais l'aérostat opéra sa descente en Bavière, et les Allemands se firent un trophée des scaphandres qu'on destinait à faire revenir dans la ville assiégée.

On voit que les tentatives des courriers n'ont donné qu'o